

tème de terreur dont on ne trouve de précédents que dans les annales de 93.

Il s'établit alors, avec le consentement des hommes qui peu à peu avaient usurpé le pouvoir, des comités de salut public dont les membres, sous prétexte de surveiller les républicains, faisaient arrêter les honnêtes gens et les massacraient impunément sans aucune forme de procès.

On se rappelle avec épouvante les assassinats commis froidement à Rome par le sanguinaire Zambianchi. A Ancône, Murray convert du titre d'inspecteur de police, était, un des membres les plus influents de cet affreux tribunal. Entre Sinigaglia et Ancône, cent cinquante personnes des plus respectables de la province furent misérablement et sans jugement, par ordre des scélérats qui veillaient ainsi et, il faut le dire, d'une manière efficace, au maintien de leur gouvernement. Parmi ces 150 victimes innocentes, trois auraient péri de la propre main de Murray, d'autant plus coupable qu'en sa qualité d'étranger il avait manqué, en se jetant du côté de la révolte, à toutes les obligations qu'impose l'hospitalité reçue.

Ce sont les hommes coupables de tant de meurtres qui, au nombre de trente, viennent d'être condamnés.

Le procès a duré trois ans. C'est long sans doute, mais dans cette affaire-ci, comme dans le procès du 15 mai à Naples, cette lenteur est une garantie pour les accusés, dont on a examiné la cause avec le soin le plus scrupuleux. Murray et ses complices ont été plus expéditifs; ils n'ont pas même accordé cinq minutes de répit à une de leurs victimes, à un gentilhomme aveugle qui implorait son pitié.

Les accusés ont eu toutes les garanties compatibles avec le libre exercice de la justice dans un pays infecté de la présence de la secte socialiste et homicide qui, l'année dernière, assassinait M. Evangelisti, grandier du tribunal de la Consulte devant lequel le procès se jugeait.

Les accusés ont choisi leurs propres avocats, auxquels toutes les pièces de la procédure, les noms des témoins etc., etc., ont été communiqués. Les juges, au nombre de six, (si les suffrages sont partagés l'accusé est acquitté), sont des prêtres instruits, revêtus d'un caractère sacré et inamovibles dans leurs fonctions. Le Pape examine ensuite l'affaire en dernier ressort et les avocats peuvent encore lui adresser de nouvelles explications, de nouvelles instances.

Pour tout homme en qui les préjugés politiques et religieux n'ont pas étouffé le bon sens, ces garanties paraissent suffisantes et satisfaisantes.

Le Daily-News, journal de Londres dont les opinions rendent le témoignage peu suspect, a reçu de Rome la communication suivante relative à cette affaire : Le procès a eu lieu sans aucune circonstance qui engage les juges à changer d'opinion, et le cardinal Antonelli dit, avec assez d'apparence de raison, qu'il ne peut changer la nature du Code criminel pour plaire au gouvernement anglais.

L'opinion de Dionisi, l'avocat de Murray, est que Sa Sainteté ne peut guère, en ce cas-ci, étendre sa saléne souveraine au prisonnier, parce qu'il a été condamné par quatre fois différentes. Dans deux affaires les juges ont été unanimes, et dans les autres il s'est trouvé une forte majorité pour le condamner à mort.

Ainsi, d'après le journal anglais, il ne s'agit pas seulement d'un crime et d'une condamnation, mais de quatre assassinats et de quatre condamnations à mort.

S'il est permis de s'apitoyer sur le sort de Murray et des trente complices de ses crimes, quel sentiment doivent inspirer les cent cinquante victimes innocentes qui ont péri des mains de ces scélérats? Aura-t-on plus de pitié pour les assassins que pour leurs victimes?

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, LUNDI, 28 JUIN 1852.

PREMIERE PAGE:— Conventions Sociales d'une définition dogmatique sur l'Immaculée Conception de la B. Vierge Marie.—(Suite et fin).—M. Guizot sur l'Instruction Primaire.—Le procès de Murray à Rome.

On parle encore beaucoup de l'intervention purement officielle de M. H. B. Willson dans la négociation récente de M. Hincks à Londres, et du succès dont elle a été suivie auprès du cabinet impérial en faisant échouer complètement la mission de M. Hincks et Chandler relativement au railroad projeté d'Halifax au Canada. On ne doute plus maintenant que ce particulier ne soit la personne qu'ait voulu désigner M. Hincks dans sa lettre dernière écrite à Londres au ministre des colonies, Sir J. Packington.

M. Willson, qui habita ce pays et y fut un contributeur à quelques journaux de Montréal et du Haut-Canada, avait ci-devant fait présenter une adresse au conseil et à l'Assemblée législative de la province, afin de diriger l'un et l'autre dans les mesures à prendre ainsi que dans la politique à suivre à l'égard des chemins de fer. La seconde production de M. Willson est une lettre à Sir J. Packington, introductive d'un mémoire fort prolixe à l'endroit de ce qu'il appelle le "projet international" par chemin de fer d'Halifax à Québec.

L'adresse de M. Willson aux deux chambres canadiennes caractérisée elle seule la plume dont elle émane. Après s'y être complétement lui-même, il en arrive à dire que M. Hincks, sur le point de partir pour l'Angleterre avec les "estimés de certains spéculateurs" relatifs aux chemins de fer de la province, en vue d'une importante mission

financière, est de connivence avec eux pour s'approprier une part de l'argent qui doit être employé à la construction des railroads. Il n'en coûte pas à M. Willson d'impliquer dans cette même accusation des hommes d'Angleterre reconnus pour leur caractère honorable et d'ailleurs fortunés, tels que MM. Glyn et Halifax, les Barings, M. Peto et M. Jackson, et même les chefs du gouvernement de cette province. M. Willson a porté fréquemment de pareilles accusations, et le Pilot a nécessairement raison de dire que l'homme capable de croire à une aussi grossière absurdité n'est qu'un fou, et que celui qui l'approuve sans y ajouter foi n'est qu'un lâche.

Le mémoire de M. Willson à Sir Packington, fournit d'ailleurs un échantillon remarquable de son savoir-faire en pareil genre, et nous allons le mettre sous les yeux du lecteur. "7.—La dépense d'une telle somme d'argent par les gouvernements provinciaux pourrait, et cela est à craindre, devenir une cause de luttes politiques—les voies au péculat et à la corruption seraient décidément ouvertes—et les résultats en seraient, selon toute probabilité, extrêmement funestes aux intérêts de la communauté. Il n'y a peut-être pas de contrée en Amérique où les éléments d'abus en conséquence d'un pareil système de travaux existent en aussi grand nombre que dans les Provinces Anglaises. Elles sont comparativement pauvres, et pleines d'aventuriers qui, lorsqu'ils n'ont rien de mieux à faire, deviennent à coup sûr agitateurs politiques—et ne sont nullement délicats sur les moyens de s'élever au pouvoir et à la considération dans l'Etat. L'expérience du passé ne permet pas d'espérer que les gouvernements à qui serait dévolue la direction de ces grandes lignes de chemins de fer ne fussent pas, plus ou moins, composés de tels hommes."

Le mémoire de M. Willson, emprunté tout entier aux lettres de M. Archibald de la Nouvelle-Ecosse, et d'une série de résolutions de l'hon. W. H. Merritt, sur la question des chemins de fer, est loin, sous d'autres rapports, de suffire à la considération littéraire. Quant aux incriminations qu'il se permet contre l'honneur des ministres de cette province et des provinces inférieures, elle ne sonne point de nature à exiger une exhibition de preuves. Nous dirons simplement avec le Pilot que la répétition incessante dans la presse canadienne de ces injurieuses attaques contre les hommes du pouvoir jetent un reflet de discrédit sur les écrivains qui les renouvellent et sur les journaux qui s'en font le véhicule.

Il n'est pas inutile d'observer à ce propos, avec le journal que nous citons, que, depuis 1840 que le régime de la responsabilité en politique existe parmi nous, après avoir été graduellement amélioré, des millions ont été dépensés dans le pays pour les travaux publics ou employés à d'autres fins, passant tous par les mains des ministres successivement en office, et qu'il serait impossible à M. Willson d'indiquer au moins une portion quelconque des appropriations qu'on ait détournée frauduleusement pour en frustrer le public.

Les représentations que ce trop complaisant entre-metteur a cru devoir soumettre au ministre de l'Intérieur, sont d'ordres d'ordres d'ordres de calculs faux ou inexacts. Malgré la conduite évidemment suspecte de M. Willson, puisqu'il s'évertuait à cabaler en l'absence de tout légitime contradicteur, ces représentations de sa part ont eu leur entier effet sur le ministre Derby: preuve entre mille autres de la puissance souvent inexplicable de certaines intrigues, et de l'influence de la plus misérable cause au détriment des mesures de l'intérêt national le mieux entendu.

AVENIR DE KINGSTON.—Il est satisfaisant, dit le Whig, d'entendre mentionner et d'apprécier de toutes parts des indices encourageants de la prospérité croissante de la Bonne Vieille ville de Kingston. Les marchands y vendent autant de marchandises qu'ils en peuvent acheter; les entrepreneurs y ont plus à entreprendre qu'ils ne peuvent exécuter; les ouvriers y sont activement employés; les journaliers y ont constamment de l'emploi et de bons gages; les hôteliers y sont encombrés, et il n'y a pas jusqu'aux journaux dont les propriétaires ne soient contents et ne murmurent pas. Cet heureux état de choses, ajoute la feuille précitée, est dû en partie à la complétion des deux railroads allant à Rome (E-U.) et à Boston, mais on doit l'attribuer encore plus au progrès général des affaires dans toute la province; ce à quoi une ville comme Kingston doit naturellement participer.

ILES DE LA MADELEINE.—Ce groupe d'îles situées au milieu du golfe Saint-Laurent et appartenant politiquement au Canada, fut cédé après la conquête à l'amiral sir Isaac Coffin, et a été légué par lui au capitaine John Townsend Coffin, de la marine royale, et à ses héritiers en ligne masculine par voie de substitution. Comme on a pu le voir par une annonce publiée dans nos colonnes, le capitaine Coffin a loué tout le groupe, sa vie durant, à MM. Benjamin Wier, d'Halifax, et John Fontana, du Havre aux Maisons, îles de la Madeleine. Peut-être, dit le New-Brunswick, y a-t-il peu de places dans l'Amérique Septentrionale qui offrent autant d'avantages pour des pêcheurs en grand de toute espèce que les îles de la Madeleine, où il y a maintenant environ 2000 habitants.—Canadien.

NOUVELLES D'EUROPE. ANGLETERRE.

La session parlementaire a été jusqu'aux dernières dates peu féconde en mesures ou en discussions importantes. Des requêtes ont été reçues de la Jamaïque, d'Antigue, de la Guyane Anglaise, et de Mauricie, touchant la détresse de ces colonies dont la loi de 1846 sur les sucres avait été cause. Le Chancelier a annoncé dans la chambre des communes, que la subvention de deux cents mille louis pour les frais de

guerre en Caffrerie, ne serait pas demandée. Il est de fait constant que les guerres de l'Inde assurent aux anglais non-seulement les indemnités de guerre, mais encore un riche butin, sans compter des rançons énormes à la charge des vaincus.

Le député de Nottingham, Fergus O'Connor, ayant repris son siège en parlement, depuis son retour d'Amérique, a continué au sein de la chambre la série de ses excentricités folles. Censuré par le président des communes et rappelé à l'ordre, après avoir frappé deux de ses collègues dans l'enceinte législative, il a fait à la fois la surveillance du sergent-d'armes pour tout le reste de la session parlementaire. Ces actes de violence et ses manières frivoles l'ont fait signaler par la presse comme un maniaque dangereux; il était devenu la terreur de la chambre et de tous ceux qui fréquentaient les salles et les couloirs du palais législatif. Aussi, des certificats de médecins ayant constaté sa démence, on doit le transférer prochainement dans une maison de santé.

M. Vianna, Jones et Chappell, de Liverpool, ont annoncé la formation d'une ligne de steamers qui sera mise en activité le 1er août entre Liverpool et l'Australie.

Le vaste établissement d'imprimerie de M. Clowes a été détérioré par un incendie au montant de 50 mille dollars. L'édition entière du Catalogue illustré de la Grande Exhposition et celle des œuvres illustrées de Shakespeare, ont été détruites par les flammes.

Le menace qu'avait faite le ministre de la police à Paris d'expulser de Paris les correspondants des journaux de Londres, a donné lieu aux plus véhémentes réclamations dans la presse anglaise. Chacun des journaux de Londres, aux dernières dates, avait consacré des articles spéciaux à cet objet. L'ambassadeur anglais à Paris avait requis du gouvernement français des explications à ce même sujet.

La fièvre de l'émigration pour les mines d'Australie gagne tous les points de l'Angleterre. Les départs ont été récemment fort nombreux, et ils l'auraient été davantage sans le besoin de travailleurs et la facilité pour les ouvriers de trouver de l'emploi en Angleterre.

Etats-Unis.

LE PAIN AMER DE L'EXIL.

Il est curieux de lire dans les journaux américains les débats soulevés dans plusieurs conseils municipaux à l'occasion des dépenses de Kossuth. On sait que ce loquace personnage a visité quelques villes sur l'invitation officielle des autorités; ce qui signifiait que la note de son hôtel serait payée par la cité qu'il honorerait de sa présence. Il paraît que Kossuth ne se refusait rien lorsqu'il se savait hébergé gratis, et les adermes ont été plus d'une fois effrayés à la vue des comptes des hôtels, l'estomac d'un héros. Les conseils municipaux ont tous passé un mauvais quart d'heure de Rabelais, et dans chaque ville il a fallu nommer un comité pour vérifier les chiffres de l'hôtelier et tâcher de regner quelques chapites d'une hospitalité si chère. Voici la traduction exacte du compte certifié tel qu'il a été payé par le Sénat de Washington, en mai dernier, pour les dépenses à l'hôtel de Kossuth et de sa suite pendant son séjour dans cette ville. Nous trouvons ces chiffres dans le Courrier and Inquirer, qui les déclare officiels: "Pension du gouverneur Kossuth et de sa suite, occupant dix salons et vingt-deux chambres à coucher.—Vingt trois personnes pendant treize jours, 3,588, dollars.—Extras: champagne, xères, madère, ports de lettres, remèdes, dépêches télégraphiques, sucre, eau-de-vie et whiskey, servis dans les chambres à coucher, bière et porter, note du barbier, 658 dollars. Voitures employées par le gouverneur et sa suite, 319 dollars.— Total, 4,566 dollars."

Cela forme la modeste somme de 250 francs par jour, pour le sucre et le champagne portés en extra dans les chambres à coucher, et rien moins de 129 francs de voitures par jour pour épargner les fatigues de la marche à Son Excellence.

On se demande pourquoi Kossuth, en voyage, a besoin de traîner à sa suite vingt deux personnes, pourquoi il ne paie pas lui-même ses ports de lettres et son barbier, et pourquoi dans ses cinq cents discours en Amérique, il parle inévitablement du pauvre exilé et du pain amer de l'exil. Ce pain semble plus humecté de champagne que de larmes, et il serait bon que quelques journaux d'Autriche ou de Hongrie voulussent bien donner ces chiffres à leurs lecteurs. Ils auraient leur éloquence et pourraient destituer les pauvres dupes sur le compte du pauvre exilé. Parlez-nous maintenant de la liberté à l'époque des Cincinnatus, et dites-nous si véritablement monsieur Kossuth ressemble aux héros de ce temps-là.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Conversions en Angleterre. Le Times répète, d'après l'Oxford Herald, que le savant et célèbre converti, l'ancien archidiacre Manning, songe à abandonner l'Eglise catholique pour retourner à l'anglicanisme. Le jour même où le Times donnait cette fautive nouvelle, le vénérable ecclésiastique dont il dénaturait les sentiments dictait la messe à l'autel de Notre-Dame-des-Victoires, et exprimait à ses amis la joie que lui avait causée la récente conversion de son frère, négociant à Londres. "Où rumeur qui nous remplit d'espérance, dit l'Oxford Herald, c'est qu'il n'est pas invraisemblable que M. (l'ancien archidiacre) Manning nous revienne de Rome..."

Oui, en effet, le révérend M. Manning a quitté la ville de Rome, où il avait passé l'hiver, pour aller passer quelque temps dans la capitale de l'Angleterre. C'est sans doute la nouvelle de ce voyage, de ce changement de place, qui a fait supposer au journal d'Oxford que M. Manning allait redevenir anglican. Le Herald eût dû, après cette méprise, expliquer à ses lecteurs que Manning s'est éloigné de la ville de Rome sans quitter l'Eglise romaine, et qu'il est retourné en Angleterre sans avoir aucune envie de rentrer dans son Eglise, qu'il a abandonnée pour toujours.

L'anglicanisme n'a rien à perdre à la propagation de ces rumeurs, reproduites par tous les journaux de la Grande-Bretagne, tandis que les notes qui les rectifient ne sont insérées nulle part. D'ailleurs, les anglicans ont eu recours à la même tactique avec tous les hommes distingués qui ont abandonné leur Eglise. Quelque temps après leur conversion ils se sont plu à répandre le bruit qu'ils étaient moins satisfaits du catholicisme depuis qu'ils en avaient fait l'expérience. Ces faussetés paraissent ne pas réussir au gré de ceux qui les colportent, si l'on en juge par les conversions récentes dont voici les plus remarquables:

M. Charles Manning, négociant, frère du prêtre distingué, autrefois archidiacre de l'Eglise anglicane. M. Manning est membre du comité d'administration de deux compagnies industrielles des plus influentes de Londres. Il a été autrefois l'un des trésoriers honoraires de la société protestante anglicane pour la propagation de l'Evangile. Il a été reçu à Rome dans la Semaine-Sainte avec ses enfants. Mme Manning avait embrassé le catholicisme l'année dernière, et avait été reçue à Londres.

Le Rv. Henry J. Coleridge, M. A., fellow du collège d'Oriel, à Oxford, vicaire d'une paroisse dans le comté de Devon. M. Coleridge est fils du juge distingué de la Cour du Banc de la Reine, et petit-neveu du célèbre poète de ce nom. Fort jeune encore il était, en 1844, à Oxford, de la première classe in litteris humanioribus. Il a été successivement scholar du collège de la Trinity et fellow d'Oriel, c'est-à-dire qu'il a obtenu trois des plus grandes distinctions de cette université célèbre. M. Coleridge a été reçu à Clapham par les Pères Rédemptoristes.

M. Aubrey de Vere, membre de l'université de Cambridge, frère du sir Vere de Vere, qui a été reçu en 1851.

Mme. Hare, veuve d'un ministre anglican, belle-sœur de l'archidiacre Hare, et fille de feu sir John D. Paul, reçue à Rome dans le carême de cette année.

Le Rv. M. Hathaway, M. A., fellow, du collège de Worcester, à Oxford, vicaire d'une paroisse dans la banlieue de Leeds, dans le Yorkshire; reçu à l'Oratoire de Londres.

Mme. Hone, veuve d'un médecin distingué. Cette dame venait d'achever une histoire de l'Eglise au moment de sa conversion. Ses études sur ce sujet ont surtout contribué à l'éclaircir sur la divinité du catholicisme. Elle a été reçue à Londres dans la chapelle de l'Oratoire.

M. Auguste Henry Law, fils aîné de l'honorable William Towry Law, a été reçu le 16 mai dernier dans l'Eglise de Sainte-Marie-Magdeleine, à Morlake, par Mgr. l'évêque de Southwark.

L'honorable Mme. William Towry Law a été reçue, le 26 mai, dans l'Eglise de Saint-Georges par Mgr. l'évêque de Southwark. Cette dame est la femme de l'ancien chancelier du diocèse de Bath et Wells, qui est frère de lord Ellenborough, et qui a été reçu l'an dernier.

Le capitaine Osborne Burgoyne, autrefois dans l'armée de la Compagnie des Indes, neveu de feu sir Georges Burgoyne, d'une famille distinguée dans le comté de Bedford. M. Osborne Burgoyne a été reçu à l'Oratoire de Londres. Sa conversion, qui remonte déjà à quelque temps, n'avait pas encore été rendue publique.

— Sous ce titre: Conversion extraordinaire d'une famille protestante, on lit dans le Catholic-Standard:

"Le dimanche, 9 mai dernier, dans l'Eglise de Courtfield Herefordshire (Angleterre), William Little Davis, sa femme et deux autres protestants, furent reçus solennellement dans le sein de notre sainte mère l'Eglise par le R. P. Farault. La conversion de William Little Davis fit une très grande sensation, particulièrement parmi les ministres protestants des paroisses de Welen, Birkenor, et Goodrich, qui firent tous leurs efforts pour empêcher que Dieu étendit son bras miséricordieux sur cette âme malheureuse. Les moyens qu'on employa pour cela seraient frémir d'horreur l'homme le moins raisonnable. Mais qu'il est Dieu? qui peut lutter contre Dieu? Ainsi, malgré le nombre et la force des obstacles qu'elle rencontra, la grâce obtint le triomphe le plus complet. Little se rendit maître de ses passions, confondit ses ennemis et répondit à la voix de ce Dieu qui avait été si patient à l'attendre. Personne ne jouissait dans ce pays d'une plus mauvaise réputation que ce pauvre homme, et tous ceux qui le connaissaient pensaient et disaient qu'il était impossible de le détourner de son mauvais chemin. Le Rv. pasteur (D. Farault) répondait toujours que rien n'était impossible à Dieu. Il l'obligea de se marier légalement avant de recevoir son abjuration. Little se rendit au registrar-office de Ross pour la publication de son mariage. Trois semaines après il fut marié. Il n'est impossible d'exprimer la consolation que j'éprouvai en étant témoin des hommages rendus à ce pauvre homme et à sa femme dans cette heureuse circonstance, non-seulement par les catholiques, mais aussi par les protestants. Un de ces derniers fut si plein de joie de voir ce couple enfin bien établi, qu'il en-

voya son chariot à Ross pour transporter les mariés lors de leur retour au village. A leur arrivée ils trouvèrent le chemin couvert de peuple, qui se plaisait à jeter sur eux des fleurs; la route même, jusqu'à la porte de leur humble cottage, était garnie d'arcs de triomphe surmontés de la croix; on battait des mains, on chantait des hymnes, on voulait même sonner les cloches de la paroisse, mais le ministre protestant s'y refusa. Tous unanimement s'écriaient: Voilà un évêque qui jamais le protestantisme n'aurait pu ôter; la seule religion catholique est capable de pareils miracles! Little lui-même ne cessait de dire: Oui, je le confesse hautement, j'ai été jusqu'à présent un grand pécheur; mais maintenant je suis catholique, et avec la grâce de Dieu je réparerai à l'avenir les mauvais exemples que j'ai donnés; il aurait fait sa confession générale publiquement si on le lui eût permis.

"Le révérend pasteur ont, dans cette extraordinaire conversion, la preuve la plus évidente des avantages des écoles des pauvres car qui aurait pu croire qu'un petit enfant dût être l'instrument employé de Dieu dans ce merveilleux ouvrage de sa miséricorde? William Little avait un fils âgé de dix huit ans, qui était comme une brute lorsqu'il fut reçu dans l'école catholique de Sainte-Marie. Mais Dieu, qui voulait la conversion de ses parents, rendit dans peu de temps le pauvre petit si vertueux que les parents reconnurent aisément dans ce changement la voix de Dieu. Depuis ce moment ils reçurent le plus ardent désir d'embrasser cette religion qui avait rendu leur enfant si parfait, et ils demandèrent à être instruits. Nous avons lieu de croire qu'à la suite d'une conversion si surprenante un grand nombre de nos malheureux frères qui vivent à l'ombre de la mort ouvriront les yeux à la lumière de la foi catholique, et ainsi ils auront le même bonheur que William Little. Le mercredi suivant, le même révérend D. Farault recevait en notre jeune personne dans le sein de l'Eglise, dans la chapelle de Ross.

Suisse.

La nouvelle des dernières rigueurs exercées par les Radicaux Suisses contre l'un des cantons (celui du Tessin), se trouve confirmée par une communication écrite de Lugano, canton du Tessin, le 29 mai, à la Bilanca di Milan:

"Je vous écris l'âme remplie de douleur. Notre Grand-Conseil a adopté le projet de loi qui détruit toutes les corporations religieuses du canton et qui sécularise l'instruction publique; le vote a été rendu par 53 voix contre 51. Vous voyez qu'il aurait suffi d'une seule voix pour changer le résultat. Or dix représentants se sont abstenus de paraître à la séance, ils sont de ceux dont ne veut ni le ciel ni l'enfer: che non li vuole il cielo, né l'Inferno. Si les 51 étaient conséquents, ils devraient tous protester et déclarer hautement à leurs commettants que, ne pouvant plus rien pour le bien de la patrie, ils renoncent à leur mandat. Le peuple alors aviserait et ferait connaître d'une manière authentique au Gouvernement quelle est sa volonté. Le parti qui cherche à livrer le canton au protestantisme est au service d'une propagande étrangère, mais le triomphe de ce parti ne sera pas long. Si la terreur peut imposer l'injustice, c'est un moyen qui ne saurait durer. Cependant, que deviendront les grandes institutions que la charité et la prévoyance de saint Charles avaient créés dans notre pays? Ah! la lâcheté des hommes de ce temps est grande; elle égale la perversité de la secte politique qui nous courbe sous le joug."

La Fête de demain devant empêcher l'émission régulière et complète du numéro qui devait y échouer, nous y suppléons aujourd'hui par une demi-feuille afin d'épargner à une portion considérable de nos abonnés de ce district, un retard prolongé dans la réception de ce numéro.

LIVRES NOUVEAUX

Les douze Vertus d'un bon Maître, par M. De La Salle, Instituteur des Frères des Ecoles Chrétiennes, expliquées par le Père Agathon, Sup.-Gén., 1 vol 18, prix trente sous. De l'existence et de l'Institut des Jésuites, par le R. P. de Ravignan, 1 vol 12, prix un chelin. Onguent contre la Morure de la Vipère noire, composé par le Dr. Evrard de Gypendole, 1 vol, 32. Les Annales, Faits Contemporains de l'Histoire de l'Eglise, par M. L'abbé Petit, années 1849, 1850 et 1851.

En Vente chez, E. R. FABRE, et Cie, 22 juin, 1852.

Aux Instituteurs,

UN Instituteur possédant un Diplôme pour Ecole Modèle, trouvera à se PLACER CONVÉNABLEMENT s'adressant au Secrétaire-Trésorier des Comités des Ecoles de Belfort, M. Louis Brunel, ou à M. le Dr. J. B. Broussau, l'un des dits Comités des Ecoles. Une situation est aussi vacante en faveur d'un Instituteur capable de diriger une Ecole d'arrondissement, à des conditions avantageuses. Belfort, 25 juin 1852.

QUATRE RELIGIEUX

OU CHOIX DE GANTIQUES. Un rapport avec l'esprit de l'Eglise dans la célébration des Dimanches et des Fêtes, le temps d'une Retraite, la Prédication des Sacraments et de MOIS DE MARIAGE, etc., etc. Ouvrage dans lequel on a fait entrer un grand nombre de morceaux inédits et d'airs nouveaux, formant un beau Volume in-18 de 392 Pages, dont 156 Pages sont en MUSIQUE NOTÉE. Ce Livre est richement relié et peut être donné en Prix aux Ecoles. Prix n'est que de QUINZE CHELINS. Chez M. L'abbé Petit, 24, Rue St. Vincent, Montréal, 15 juin.